



« La femme est tout entière dominée par son appareil reproducteur », lit-on dans le Larousse de 1900. « Tota mulier in utero », disaient déjà les Romains. Et de l'utérus à l'hystérie, aux humeurs – « Madame a ses nerfs » –, à la faiblesse nerveuse et intellectuelle, le pas est vite franchi... Malheur aux femmes qui ne sont pas mères, et en particulier, on l'a vu, aux célibataires. Et, quelquefois, malheur aux femmes qui deviennent mères car l'accouchement à cette époque n'est pas sans risque : hémorragie, fièvre puerpérale restent des causes de décès pour environ trois femmes sur mille. Voici ce qu'écrit à propos de son père Marguerite Yourcenar qui perdit sa mère d'une fièvre puerpérale huit jours après sa naissance, en juin 1903 : « On l'entendit dire à l'un de ses beaux-frères qu'en somme l'accouchement est le service commandé des femmes : Fernande était morte au champ d'honneur. Cette métaphore surprend chez Michel, qui, loin d'exiger de Fernande la fécondité, m'avait pour ainsi dire concédée à la jeune femme pour ne pas contrarier ses proclivités maternelles ; il n'était pas non plus de ceux qui croient que Dieu impose aux couples de procréer. »³

Torse droit, épaules effacées

Le carcan social dans lequel évolue la femme se traduit par tout un ensemble de règles de savoir-vivre. La bonne éducation, c'est « bien se tenir », aux sens propre et figuré, se tenir droite et ne pas se faire remarquer, se comporter selon « la modestie qui sied à son sexe ». Modestie de la jeune fille qui doit marcher les yeux baissés, attendre qu'on lui adresse la parole, ne pas parler ou rire bruyamment et bannir toute singularité de ses vêtements. La femme mariée doit faire preuve de la même réserve (« Une femme n'a vraiment de charme que si par sa toilette et ses manières elle cherche à passer inaperçue », répète la baronne Staffe⁴). Si l'on excepte les femmes des classes populaires qui sortent « en cheveux », c'est-à-dire sans chapeau, et sans gants, quelquefois même en tablier, le vêtement est la première marque de la respectabilité dont les femmes ne doivent jamais se départir. C'est même là un fait qui mettra les premières féministes en pleine contradiction. Elles doivent être d'autant plus strictement habillées, d'autant plus réservées dans leurs gestes et le maintien, que les positions théoriques qu'elles défendent sont plus hardies. Si elles ne veulent pas être prises pour des femmes de rien, de « petite vertu », des « viragos », des mégères, des pétroleuses, des tricoteuses..., si elles veulent faire porter le débat sur le seul plan des idées, leur apparence doit être la plus conformiste possible et elles ne doivent pas abandonner « la modestie qui sied à leur sexe ». Évidemment tout cela n'est pas propice à des manifestations !

Le dressage des femmes commence tôt :

« La "civilité puérile et bonnête" exigeant que les enfants fussent toujours assis au bord de leur siège et sans s'appuyer au dossier, celui de nos chaises était garni d'une arête aiguë

qui nous entrainait dans les omoplates. Le supplice de ma sœur était pire que le mien : pour l'habituer à se tenir, selon l'ordonnance, le torse droit, les épaules effacées, les coudes au corps, on lui liait au dos une étrange et pesante armature de bois en forme de croix. »⁴

Ne pas manquer aux convenances

Les jeunes filles de la bourgeoisie sont élevées dans l'ignorance des choses de la vie. C'est une différence avec les jeunes filles de la campagne habituées au spectacle de la nature et avec celles des classes populaires urbaines vite averties par les plaisanteries d'atelier et la promiscuité des logements. Malgré les demandes répétées des médecins, dont celles du professeur Adolphe Pinard, inquiet de la « dépopulation de la France », il n'est pas institué de cours de puériculture dans les lycées de jeunes filles car cela pourrait aiguïser leur curiosité... Il ne faut pas oublier que jusqu'aux années 1960, en classe terminale, la seule reproduction étudiée est celle de l'oursin car la rencontre des gamètes mâles et femelles se fait dans l'eau de mer... les apparences sont sauvées ! Les jeunes filles de 1900 n'ont aucune idée de ce que peut être leur corps. Celles qui ont été élevées dans des pensionnats



catholiques ne se sont jamais vues nues et ne devaient pas enlever leur chemise pour se laver. À plus forte raison n'ont-elles aucune notion de leur physiologie. On leur parle de leur mariage comme du « plus beau jour de leur vie », mais les descriptions ne vont guère au-delà de la cérémonie, des fleurs d'oranger et du tulle blanc. On s'en rapporte au tact du mari. Peut-être aussi, en ne cultivant que leur imagination romantique, pensait-on « castrer » leurs désirs en ces temps où la bourgeoisie freinait sa procréation. En tout cas, les dégâts psychologiques que causait cette mythification de la pureté de la jeune fille ont été largement dénoncés, et par les médecins et par les romanciers. Et quand cette surveillance de la virginité se conjugue avec le paternalisme, cela donne ces fêtes de la rosière qui ont survécu une partie du xx^e siècle.

Sur la façon de se tenir pendant le temps, toujours très bref, des fiançailles, la baronne Staffe est très stricte. Quand le jeune homme a fait demander (par son père, en habit de cérémonie) une jeune fille en mariage (quelquefois en ne l'ayant guère rencontrée plus de trois fois) et que, les questions d'argent ayant été réglées, il a été agréé,

Le rôle du corset est de mettre en valeur les rondeurs féminines en comprimant la taille au milieu. C'est un véritable carcan dont les médecins dénoncent les effets néfastes sur la santé. Certains vont même jusqu'à lui attribuer la baisse de la fécondité.

Gymnastique à l'École normale de Laval (Mayenne). Les exercices sont élémentaires (les filles ne seront pas soldats), mais ils manifestent un nouveau souci pour le corps.

